

Un lauréat, un anniversaire
et deux livresPortrait de Georges Nicole par Gustave Roud (1936).
FONDS PHOTOGRAPHIQUE GUSTAVE ROUD / SUBILIA, BCUL, AAGR

Prix Georges-Nicole ► Adrien Bürki est le lauréat 2019 du Prix Georges-Nicole pour *Sur la Chapelle*, un recueil de récits qui traverse le temps avec, pour pivot, une chapelle de la campagne vaudoise (Ed. de L'Aire). Né à Vevey en 1979, l'auteur travaille à la section d'histoire de l'art de la faculté des lettres de l'université de Lausanne, où il codirige la revue *Archipel*, et a réalisé des courts et moyens métrages. Il recevra son prix mercredi au Château de Nyon, lors d'une cérémonie particulière: on célébrera aussi les 50 ans de cette distinction, attribuée tous les trois ans sur manuscrit à un écrivain qui n'a pas encore été publié.

C'est en 1969, dix ans après le décès brutal du critique Georges Nicole (1898-1959), que Maurice Chappaz, Jacques Chessex et Bertil Galland créent un prix en son honneur. L'idée? Découvrir de nouveaux auteurs et les mettre en lumière par une publication. Anne-Lise Grobéty et Jean-Marc Lovay sont les premiers lauréats, suivis notamment par Catherine Safonoff ou Elisabeth Horem.

Attentif et généreux, Nicole «regardait naître les œuvres avec une passion discrète qui a bouleversé les écrivains dont il fut l'ami», écrit alors Jacques Chessex. C'est qu'il aurait voulu écrire, mais voit sa parole entravée par des angoisses insondables. «Exclu de la création poétique, Georges Nicole met sa parole au service de celle d'autrui», soulignent Océane Guillemain et Daniel Maggetti dans l'avant-propos à *Eterniser le songe ou la solitude*, publié ces jours. A côté de sa profession d'enseignant, il se alors fait critique et traducteur. Sans disparaître, sa voix passera par ces médiations, devenant souterraine, «bruisant parmi les poèmes, les textes et les traductions parus de son vivant ou à titre posthume», notent Océane Guillemain et Daniel Maggetti.

Pour évoquer son parcours, *Eterniser le songe ou la solitude* lui donne la parole. Celle-ci s'élève de ses poèmes inédits et de ses proses, de sa correspondance et de ses critiques, de l'écho qu'elle laisse dans l'esprit de ses anciens élèves et collègues. On y découvre notamment sa correspondance avec le romancier Yves Velan, qui a été son élève, et on prend conscience du rôle marquant qu'il joua dans le champ littéraire romand pendant trois décennies à lire les réactions qui ont suivi sa disparition. Aussi éclairant qu'émouvant, l'ouvrage brosse un portrait fragmentaire de ce critique exceptionnel. Un bel hommage, ainsi qu'au prix qui continue à faire entendre «la voix secrète qui coulait en lui». **APD**

Adrien Bürki, *Sur la Chapelle*, Ed. de L'Aire, 2019.

Océane Guillemain et Daniel Maggetti, *Eterniser le songe ou la solitude*, Ed. de L'Aire, 2019.

De la Suisse au Tchad

Roman ► Liliane Kanda et Zakaria Solal coulent des jours heureux en Suisse, pays qui a vu naître leur fils, Bendiman. Quand le gouvernement tchadien ordonne au chef comptable de l'ambassade de revenir au pays avec sa famille, l'adolescent découvre l'Afrique pour la première fois. Un baptême brutal: ses parents sont arrêtés sitôt leur entrée sur le territoire. Du haut de ses 15 ans, Ben va se lancer dans leur recherche éfrénée, soutenu par Prosper, son oncle, par «l'Esprit de Genève» qui ne le quittera pas, et par son admiration pour Guillaume Tell.

Au petit bonheur la brousse est un récit initiatique dans un pays corrompu et mené d'une main de fer par Didi Salman Dada, alias «L'autre-là». Bien qu'il ne soit pas d'ici, Bendiman imagine très vite ce qu'il doit entreprendre: aider l'armée rebelle pour que celle-ci renverse le gouvernement. Mais le rêve de gosse vire au cauchemar, et Ben doit gérer sa culpabilité en plus de son inquiétude pour sa famille, qu'il n'arrive toujours pas à localiser. En Suisse, sa marraine, Ginette, s'affole de ne plus avoir de nouvelles. Et les années filent à toute allure, au rythme des rebondissements et des faux espoirs.

Lui-même né au Tchad, Nénonon Noël Ndjékéry vit désormais en Suisse. Une double culture qu'il met au service de son quatrième roman dont le ton académique et les multiples longueurs pourraient décourager certains lecteurs. Il serait pourtant dommage de ne pas goûter jusqu'aux dernières lignes à ce vent africain qui souffle sur les rives du Léman. Une lecture palpitante qui se déguste pourtant avec lenteur. **AMANDINE GLÉVAREC**

Nénonon Noël Ndjékéry, *Au petit bonheur la brousse*, Ed. Hélice Hélas, 376 pp.

Traducteur de poésie et poète, Jean-Baptiste Para est distingué
par le Programme Gilbert Musy. Entretien«TRADUIRE RÉPOND
À UNE ÉMOTION»Jean-Baptiste Para est en Suisse romande ce printemps pour toute une série d'événements.
DR

PROPOS RECUEILLIS PAR
ANNE PITTELOUD

Interview ► Après une première édition consacrée au théâtre (*Le Courrier* du 14 juin 2018), le Programme Gilbert Musy met en lumière la poésie en récompensant le Français Jean-Baptiste Para. Traducteur de l'italien et du russe, critique d'art, essayiste et rédacteur en chef de la revue *Europe*, il est lui-même poète – son dernier recueil, *La Faïm des ombres*, a reçu le Prix Apollinaire 2006. Lancé par le Centre de traduction littéraire (CTL), lauréat du Prix spécial de médiation 2019 de l'OFC avec le Collège des traducteurs Looren, le Programme Gilbert Musy met en valeur un traducteur réputé, tout en soutenant la relève via les échanges, la transmission et l'expérimentation.

Samedi à Lausanne, Jean-Baptiste Para s'exprimera ainsi sur la traduction en tant qu'hospitalité, avant de donner une master class de traduction poétique aux étudiants de l'université de Lausanne jusqu'à début juin – on en découvrira le résultat sur scène, lors des Journées littéraires de Soleure. Il sera également deux mois en résidence d'écriture au Château de Lavigny. Entretien.

Vous traduisez du russe et de l'italien. Quelle est votre expérience dans ces deux langues et univers si différents?

Jean-Baptiste Para: Quand je lis en italien, j'ai une perception totale et immédiate du texte, dans quasiment toutes ses nuances et subtilités. J'ai appris le russe en autodidacte surtout pour le lire, un peu comme on apprend une langue ancienne. De ce fait, mon rapport initial à un texte russe est comparable à la perception qu'un aveugle a du monde: il peut toucher un visage, appréhender ses traits et ressentir le timbre d'une voix, mais il lui manque les couleurs.

En russe, je perçois la charpente d'un texte, les rythmes, les tonalités, une partie du sens. Mais il me manque du vocabulaire et je dois faire des recherches lexicales pour éclairer tous les points opaques. La perception est donc progressive, le texte ne se révèle que peu à peu dans toutes ses dimensions. Par rapport à la traduction d'un poème ou d'une prose en italien, c'est un travail différent, il procure une autre sorte de plaisir, où le désir même de traduire est soumis à l'épreuve de l'attente.

Traduire de la poésie implique une récréation, davantage encore que pour la prose. Comment procédez-vous?

Un poème est d'ordinaire assez bref, sauf exception il tient sur une page, ou sur quelques pages, ce qui signifie qu'il constitue un petit cosmos dont on peut avoir une perception globale. En travaillant à la traduction d'un vers, ou d'un groupe de vers, on garde simultanément présent à l'esprit l'ensemble du poème. Ce n'est guère possible dans la traduction d'un texte en prose dès lors qu'il est assez long, qu'il s'agisse d'un roman ou d'un essai.

Traduire un poème suppose d'abord de le percevoir comme une totalité organique. Cette perception précède en partie l'acte même de traduire, mais elle est considérablement approfondie dans le processus même de la traduction. Un peu comme dans la contemplation d'un tableau, on alterne sans cesse le regard rapproché sur les détails et le geste de recul qui redonne la vision d'ensemble.

De nombreux paramètres doivent être pris en compte, qu'il s'agisse de la tonalité, du rythme, des sonorités, etc. Certains poètes, dans la langue originale, semblent de prime abord d'une confondante simplicité, d'une transparence d'eau pure, mais s'avèrent très difficiles à traduire, comme si la saveur du

poème tendait à s'éventer dans le passage d'une langue à l'autre. Il faut alors beaucoup de patience pour parvenir à une «récréation» qui donne au poème une autre existence dans la langue de destination. Il arrive au traducteur de faire comme les peintres qui abandonnent une toile dans un coin de l'atelier, parce que sur le moment ils ne trouvent pas l'issue, et qui la reprennent plus tard, quand ils ont le sentiment que quelque chose va mystérieusement se dénouer.

«Le traducteur est devant un poème comme devant un incendie: il ne peut pas tout sauver»

Dans votre conférence, vous parlerez de la traduction en tant qu'hospitalité...

Il s'agit d'accueillir dans notre propre langue un texte qui nous est cher, de lui donner une autre vie. La traduction n'est pas un calque, car chaque langue est un matériau différent. Traduire nous oblige à aller dans les recoins les plus profonds de notre propre langue, à en explorer toutes les ressources et les potentialités. C'est à cette condition que l'hospitalité devient possible et que les œuvres peuvent circuler d'une langue à l'autre pour agrandir le patrimoine commun de notre humanité.

Quel est le lien pour vous entre écriture poétique personnelle et traduction?

Le point commun entre les deux, c'est peut-être l'émotion poétique. Traduire est aussi une manière de répondre à une émotion, comme si elle nous

lançait un appel. Une traduction réussie serait celle qui aurait trouvé un équivalent du ton du poème premier. Car le ton est lié à une qualité d'émotion, et il est unique chez chaque poète.

Dans le texte que j'ai préparé pour la conférence, je formule cependant l'idée que le traducteur est devant un poème comme devant un incendie: il sait qu'il ne pourra pas tout sauver. Il lui revient de choisir des priorités. Dans le cas d'un poème rimé, vouloir à tout prix conserver les rimes conduit parfois à laisser brûler presque tout le reste... Il faut que le poème puisse vivre, respirer, exister profondément dans la langue d'accueil. Claude Esteban, lui-même poète et traducteur, disait que les traductions, dans leur rapport avec l'original, étaient des «poèmes parallèles».

Fréquenter d'autres poètes de manière si proche influence-t-il votre écriture?

Si c'est le cas, ce n'est pas de manière directe. Quand une œuvre nous marque, elle est métabolisée et fait partie de notre vie. Elle contribue aussi à affiner une certaine forme de sensibilité au monde, à aiguïser notre relation au langage. L'influence opérera donc par toute une série de détours et métamorphoses.

De quelle manière transmettez-vous votre expérience de la traduction?

La *master class* que je vais donner sera pour moi une première. Je traduis depuis des années, mais ce n'est pas une expérience cumulative: lorsque j'affronte une œuvre nouvelle, je dois trouver un nouveau chemin, adapter mon souffle à ce nouvel état, avec l'impression d'être démuné comme au premier jour. Ce qui importe, ce n'est pas l'expérience déjà faite, mais l'expérience à faire. Avec les étudiants, je ne me placerais donc pas en surplomb, mais je les accompagnerai et nous tâcherons de frayer ensemble le chemin.

Si j'ai un conseil à donner, c'est peut-être celui-ci: un traducteur de poésie a intérêt à connaître le mieux possible la poésie en général, et tout particulièrement celle de son temps. On traduit toujours à un moment donné de l'histoire et de la création poétique. Il est à cet égard très intéressant de comparer les différentes traductions des grands classiques réalisés au fil des siècles: on ne traduit pas traduit Homère ou Virgile de la même façon à la Renaissance, au XIX^e siècle et de nos jours. C'est aussi pourquoi les grands textes appellent toujours des traductions nouvelles. **I**

Sa 13 avril à 14h au Musée historique de Lausanne, conférence de Jean-Baptiste Para, «Traduire, accueillir».

Les 8, 10 et 13 mai, interventions de Jean-Baptiste Para à l'université de Lausanne, voir www.unil.ch/ctl/pgm

Je 9 mai, rencontre avec Jean-Baptiste Para, Alberto Nessi et Jérôme Meizoz, Fondation Louis Moret, Martigny, www.fondationlouismoret.ch

Ve 24 mai, grande fête de la traduction au Château de Lavigny organisée par le CTL et le Collège des traducteurs Looren: lectures, musique, agapes. www.unil.ch/ctl/fetedelatradduction

Sa 1^{er} juin aux Journées littéraires de Soleure, mise en lecture par Pierre Lepori des textes issus de la master class, www.literatur.ch/fr